

AFFAIRE BRADLEY.

Lettre à M. Calcraft, bourreau de Londres, attendu prochainement à Jersey.

SAINT-MALO, 20 Juillet 1866.

Très honoré monsieur,

Je vous laisse la place. Les mesures sont prises, le premier coup de marteau est donné, votre potence ira bien. On n'attend plus que vous; mais comme votre temps est précieux, vous serez prévenu au dernier moment par le télégraphe.

Parlons un peu de la somme. Vingt livres! Ah ça! on pend donc un homme pour rien aujourd'hui? Vraiment c'est donné.

Vous êtes très coulant en affaires, cher monsieur, peut-être craignez-vous un peu de concurrence; peut-être dans cette dernière affaire avez-vous craint d'aller sur les brisées d'un bourreau indigène; mais je dois vous dire à notre honte que nous n'avons pas d'exécuteur dans cette île, que nous n'avons pendu personne depuis 1829 et que nous ne nous étions pas trop préoccupés du besoin qui se fait sentir aujourd'hui. C'est pourquoi nous avons recours à vos bons offices et nous sommes très touchés de votre générosité. Vous auriez pu entre nous demander une plus grosse somme. Nous y aurions mis le prix et même un peu plus que le prix.

Tenez, mon cher monsieur Calcraft, il faut que je vous le dise, ce pendu nous est nécessaire. Demandez tout ce que vous voudrez, vous ne demanderez jamais assez.

Je ne sais pas, quand vous voulez bien pendre un homme, si vous vous demandez, en recevant l'ordre du Cabinet, ce que c'est que cet homme qui va passer par vos mains. Vous en avez tant vu et tant pendu que cela ne doit guère vous émuovoir. Heureux Calcraft dont la main ne tremble pas et dont le cœur ne bouge pas!

Mais nous, monsieur, simples Jersiais, qui n'avons pas vu de pendaison depuis 1829, cela nous occupe fort. Nous sommes partagés en deux camps dans cette île; nous avons le camp bien petit de ceux qui voudraient voir gracier ce misérable, et le camp immense de ceux qui voudraient le voir pendre.

Où, monsieur Calcraft, vous aurez beaucoup de succès à Jersey. On vous attend avec impatience, vous n'avez que faire d'amener vos aides, vous en trouverez dans cette île de fort zélés et de fort honorables.

C'est comme une rage. On ne parle que de vous. Quand arrivera-t-il?... Ce petit peuple

a soif de ce sang. Accourez vite lui donner cette fête.

Monsieur, avez-vous une fille? J'ai entendu hier une belle couturière de 17 ans dire qu'elle irait tirer la langue au pendu. C'est ce qui fait que je suis parti ce matin pour St.-Malo.

Les autorités ont fait une niche à la population. Imaginez-vous, monsieur Calcraft, que nous avons à Jersey un mont qu'on appelle mont patibulaire. Cette colline est pelée, inculte et assez laide; mais le mot patibulaire fait assez bien à l'horizon. Vous auriez triomphé là dans toute votre gloire, sur les hauteurs!

Cinquante mille habitants, hommes, femmes et enfants, auraient pu vous voir exécuter en grande pompe la sentence de la Cour Royale de Jersey. Il eut manqué, il est vrai, à ce mélodrame, un peu de l'appareil du moyen âge, votre habit rouge par exemple, car je sais qu'aujourd'hui la décadence des mœurs veut qu'on pendre en habit de ville. Eh bien! vous ne jouirez pas de ce triomphe, vous vous livrez à votre exercice dans la cour de la prison, et c'est tout au plus si deux ou trois mille curieux pourront voir des fenêtres et des toits voisins. Cette cour de la prison est du reste agréable. Elle est assez vaste, bien sablée, et la potence y trouvera un angle confortable. Des fenêtres qui s'ouvrent sur cette cour les prisonniers pourront se régaler d'un exemple salubre; et en attendant le grand jour, le condamné à mort peut entendre le travail du charpentier qui prépare la gloire du bourreau.

Que dites-vous de ce raffinement? Cet homme en présence de la mort à échéance fixe qui entend le bruit que fait le marteau, et qui peut compter les clous de sa passion!.....

Monsieur Calcraft, vous êtes homme, et peut-être avez-vous fait vos humanités, comme on dit chez nous. Alors vous connaissez le vers de Terence

Homo sum.....

Vous êtes d'ailleurs religieux, un loyal sujet de la reine comme vous, doit être assidu au temple. Eh bien! que pensez-vous de l'immortalité de l'âme? Où ira l'âme immortelle que vous allez arracher de ce corps? Ces milliers de curieux qui plongeront sur l'échafaud, la verront-ils s'envoler, cette âme? Et les autres âmes, celles qui se sont cru le droit de prononcer la condamnation, que deviendront-elles ces âmes-là, et qui les jugera à leur tour? Un peu de philosophie, M. Calcraft. Ceci n'a rien qui doive vous blesser. Vous n'êtes que la main et c'est le bras que j'interroge. Ce bras peut me

répondre: Je frappe parce que la société est en péril et que l'homme est un grand coupable.

La société? Quelle société? La société riche, prospère d'une île de plaisirs, bercée par l'océan, nourrie du lait de la liberté et protégée par le tout puissant Union-Jack. Qu'est-ce que cette société peut avoir à craindre de cet homme? Quel exemple peut-elle avoir à donner à une population heureuse où la mendicité est inconnue, où le travail est abondant et honoré?

Mais quoi! ce misérable est un étranger, on dit qu'il est français et un anglais ne dédaigne pas de pendre un français.

D'où vient ce misérable, qui est-il? Un jeune homme de 20 ans, qui n'a pas eu de père et que sa mère a rejeté. Pour manger il volait. Il ne se souvient pas d'avoir mangé autre chose que le produit du vol. Il avait erré sur les côtes de France, on l'a vu à Avranches, on l'a perdu de vue à Granville. De l'autre côté de l'eau on l'appelait Bridoux, ici on l'appelle Bradley. En réalité on ne sait ni son nom ni son origine. Il a commis un crime ignoble et lâche, il a été convaincu par un jury composé de 24 honnêtes gens d'avoir étranglé une vieille femme endormie pour lui voler quelques pennys. Mais cet être appartient à la famille humaine. C'est une unité dans le groupe de chiffres que nous composons à nous tous sur cette terre. Nous avons un devoir à remplir envers lui tous tant que nous sommes, passants ou bourreaux. Ce devoir c'est d'abord de demander sa vie, et ensuite de prier pour son âme. Hâtez-vous donc M. Calcraft, et venez d'abord signer avec nous la pétition qu'on adresse à Sa Très Gracieuse Majesté la Reine pour obtenir sa grâce.

Il serait noble de voir un bourreau signer une demande en grâce; mais cette grâce vous ne l'obtiendrez pas. Je vous l'ai dit, c'est un cri de haine générale; l'opinion publique veut que cet homme meure, elle n'entend pas qu'il puisse racheter son âme de 20 ans par toute une existence d'expiation, de travail, et peut-être de remords. Cet homme mourra donc, et il mourra de votre main; il mourra au milieu d'une population en fête qui vous acclamera jusque sur le quai où vous vous embarquerez.

Mais quand vous aurez accompli votre office et que vous vous serez lavé les mains, pensez, M. Calcraft, en vous confiant à cette mer moins inhumaine que l'homme, pensez à ce petit peuple qui a commis ce grand crime contre Dieu, et après avoir prié pour votre victime, priez aussi pour que son sang ne retombe pas sur ceux qui vous ont ordonné de mettre cet homme à mort.

Alfred Assolins